

Providence, à Amiens, grandissait un robuste garçon brun, frisé, brillant élève, aussi fort en escrime et en gymnastique qu'en discours latin. Les tout petits le regardaient avec une certaine révérence. Les mieux renseignés disaient aux autres : "C'est de Maud'huy. Il veut être officier comme son père. Il est de Metz."

Cette année-là, autour de la distribution des prix, que présidait un général, devant une assistance impressionnante, le Père préfet proclama la liste des lauréats : "Prix d'honneur, offert par les anciens élèves : Louis de Maud'huy de Metz."

Ce fut un tonnerre d'applaudissements dans la salle. Louis de Maud'huy, d'un pas délibéré, s'en alla chercher une pile de grands livres dorés sur tranche, se fit couronner par le général, prit place sur l'estrade et dut en descendre à plusieurs reprises pour se voir décerner nombre d'autres couronnes et bouquins.

Les camarades de Maud'huy racontaient au collègue que, pour s'endurcir en vue de la vie militaire, le jeune candidat à Saint-Cyr renonçait à tout ce qui pouvait adoucir les rigueurs de la température, répudiait les pardessus d'hiver, remplaçait la nuit, ses couvertures, par un simple drap, lorsque les carreaux étaient constellés de givre, et se condamnait à un régime d'ascète, afin, de pouvoir prêcher d'exemple, plus tard, aux soldats auxquels les exigences de la vie de campagne l'obligeraient de demander de durs sacrifices."

"Reçu dans les premiers rangs à l'école Saint-Cyr (1874), il y fit aussitôt sa marque. Deux ans plus tard il en sortait pour être incorporé au 16^e bataillon de chasseurs, corps d'élite qu'il prit en affection et dans lequel il fit toute sa carrière jusqu'au grade de colonel.

Le jeune officier représentait bien, en effet, le type du parfait chasseur.

Petit de taille, mince, élégant, souriant, et narquois, souple et robuste, expert dans tous les sports, bon cavalier et meilleur fantassin, il était digne de commander ces chasseurs que le Canada saluait naguère avec tant d'enthousiasme.

Il suivit la filière par où passent tous les officiers d'avenir : écoles de tir et de gymnastique, école supérieure de guerre, 1882-84, avec, à la sortie le brevet d'état-major. Il attira par-

tout sur lui l'attention des plus méritants de l'armée nouvelle.

Nommé en 1896, professeur adjoint à l'École supérieure de la guerre il y fut chargé pendant deux ans du cours d'état-major.

Deux ans plus tard, 1898, il entra au ministère de la guerre dont le titulaire était alors M. Godefroy Cavaignac. Mais ce ministre dura peu, et Maud'huy fut renvoyé en service actif.

Chargé du commandement du 20^e bataillon de chasseurs à Baccarat et de la garde d'une portion de la frontière des Vosges, le lieutenant-colonel de Maud'huy sut remplir de son ardeur ses soldats et leur inspirer une confiance aveugle qui était bien nécessaire pour réagir contre les influences délétères qui ruinaient à cette époque la discipline militaire.

Chacun, en effet, a gardé frais dans sa mémoire les souvenirs du dreyfusisme, des ministères Picard et André, et de tant de nombreux événements qui, en ébranlant les fondements de l'Armée et de l'Église de France, conduisaient notre patrie à deux doigts de sa perte. De Maud'huy fut du nombre des officiers supérieurs qui ne perdirent pas courage et cherchèrent dans l'étude passionnée de leur art un dérivatif à leurs déboires.

Il fut rappelé en 1903 à l'École supérieure de guerre et chargé, jusqu'en 1907, du cours important d'infanterie. A partir de 1907, il professa le cours capital de tactique générale. Son action pendant cette longue période d'enseignement devint graduellement prépondérante et lui acquit un ascendant incontestable sur les jeunes officiers, qui bénéficièrent de ses leçons.

De son enseignement est sorti un monument considérable sous la forme d'un volume intitulé : Infanterie.

Dans ces ouvrages se manifestent le talent d'un écrivain et la maîtrise d'un futur chef d'armée. Il y prône la doctrine de l'offensive et le rôle essentiel de l'infanterie.

"N'oublions pas, dit-il, que la défensive peut être en certains cas nécessaire, mais qu'elle doit rester alors temporaire ou limitée alors à un coin du champ de bataille, et toujours en vue de l'offensive finale. Le général qui se cantonne dans la défensive est voué à la défaite certaine, car la guerre se fait surtout avec le moral des soldats, et le soldat qui attaque se croit supérieur à celui qui se défend.